

Sanguines

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-471-1

ISSN 2417-7954

© 2016 Gabriel Franck & éditions publie.net

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Pierre Ménard & Guillaume Vissac

COUVERTURE & MISE EN PAGES

Roxane Lecomte

Dépôt légal : janvier 2017

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder
sans surcoût.

GABRIEL FRANCK

Sanguines

(trois silhouettes)



nocturne

Je ne sais pas, disait Janvier à Joseph Sang qui marchait à ses côtés, je ne sais pas. Voilà la phrase que je me suis répétée si longtemps lorsqu'il me prenait d'essayer de comprendre ce qui était arrivé. J'étais jusque-là tout à fait installé, du moins j'avais une place, des amis et des réservations, mon nom pouvait se retrouver sur des listes et des formulaires, des abonnements témoignaient en toute objectivité, et mois après mois, de la marche de mon existence. Je remplissais des cartons périodiquement et les choses avaient l'air d'avancer d'elles-mêmes, comme un serpentín qu'on déroule sans y penser. Mais voilà que par un après-midi d'automne, sous un ciel de papier chiffon composé comme le tableau d'un champ de bataille, on m'apprit la disparition de ma sœur, morte le matin

même. Elle s'était repliée comme une fleur qui sècherait d'un coup. Au moment fatal et l'ignorant encore, je me trouvai passant précisément devant un square où elle avait ses habitudes, me surprenant à tourner la tête pour voir si je n'allais pas l'apercevoir se diriger vers moi de son pied ferme, le champ de vision piqué par les vêtements clairs des femmes qui promenaient leurs enfants sous l'indulgence inattendue des nuages. Je venais donc de perdre la seule personne à laquelle j'étais lié par la bouche qui parle et qui endure — nous nous confions quelquefois au téléphone afin de démêler nos dimanches de peine —, je ne me sentais jamais totalement seul dès lors que j'avais moyen d'entendre son rire brillant allant comme l'eau dans la gorge sèche. Jamais cinq heures de

l'après-midi pour moi ne résonnera pareil après ce jour, ce jour qui d'une certaine manière ne devait jamais finir et restera à jamais comme inachevé, ininterrompu.

Je veux passer les détails de mon égarement mais dire quand même que les premiers mois furent marqués bizarrement d'une certaine sérénité dans l'affliction, après une courte et première période de stupéfaction où je fus bien incapable de faire autre chose que de me lever de mon lit chaque matin pour gagner ma chaise dure où je restais parfois plusieurs heures jusqu'à ce que la faim m'oblige à m'occuper de moi, une vie finalement retenue uniquement par ce qu'elle a d'essentiel, alors que je croyais être à jamais à l'abri du chagrin du fait de

mon penchant naturel et vital pour la solitude et l'isolement. Je restais ainsi sur cette chaise toujours orientée du même côté, bêtement vers le mur, ne pouvant me détacher du cadran du petit réveil, devenu mon seul lieu au monde, et chaque jour la nuit tombait plus tôt, j'en suivais la progression en chiffres sur le cadran, elle ne s'arrêtait pas de manger, son appétit grandissait, elle me prenait sous sa cape, les saisons froides marquaient le pas, j'usais très peu d'électricité, accomplissais juste ce qu'il me fallait accomplir comme on se tient debout par réflexe. J'aimais me laisser grignoter par l'obscurité dans mon petit appartement, j'ouvrais la porte et la fenêtre situées aux deux côtés opposés de ma chambre et prenais la mesure du courant d'air qui passait d'un bout à l'autre de la nuit,

de l'illumination puis de l'extinction progressive des feux et des néons de part et d'autre de la rue. Je me souviens aussi d'un cri, quelque part dans le quartier, qui se faisait entendre de temps en temps, ne sachant plus aujourd'hui si c'est un souvenir réel ou totalement recréé à partir de l'état dans lequel je me trouvais.

Puis, comme je me levai un jour, mes connaissances avaient disparu ; littéralement évanouies : je ne vis plus trace de personne. J'avais passé quelques semaines en pointillé, et voilà que les événements s'occupaient du reste. Les deux ou trois personnes que je fréquentais, au travail ou ailleurs, qui au début attendaient que je me remette, avec la discrétion dont elles avaient compris que c'était tout ce qu'elles

pouvaient faire, s'effacer un temps, voilà qu'elles avaient changé de poste ou plutôt qu'elles l'avaient quitté définitivement, ou encore avaient-elles changé d'adresse ; je renonçai de toute façon très vite à entreprendre quelque recherche que ce fût, alors que c'eût été encore possible ; au contraire même, je me fis à mon tour le plus discret possible ; en toute indifférence je me fis oublier.

Bien vite, au bout de quelques mois, j'avais quitté l'emploi qui me faisait encore passer le temps, je ne saurais établir le rapport précis entre cette attitude et la disparition de ma sœur, au contraire même je le rejetais loin de moi, me refusant à examiner de près ou de loin tout ce qui pouvait me ramener à des raisonnements trop

terre-à-terre ou logiques, préférant machinalement me fondre dans une obscure tentative de survie dont les moyens m'étaient inconnus mais sûrs et instinctifs. Je m'organisai bien vite, ce fut simple, m'étant débrouillé pour gagner pour de nombreux mois à venir le peu d'argent dont j'aurai besoin chaque jour, et me consacrai entièrement au vide en moi qui réclamait toute sa part.

Je m'étais assigné au début la tâche de consigner la totalité de mes souvenirs relatifs à la chère disparue, et à cette fin, les après-midi où je ne demeurais pas chez moi, j'occupais les recoins, qu'on retrouve au sein de toutes les administrations, réservés aux petits travaux de rédaction d'adresses ou de remplissage de bordereaux divers. Ce

sont le plus souvent des tables qu'on dirait un peu plus basses que la normale, peut-être pour vous rappeler à une humilité qui serait compromise par je ne sais quel phénomène, et renforcée de plus par les interminables temps d'attente aux guichets d'où le plus souvent on vous toise et vous confine à quelques données étiques et élémentaires, et d'où l'on vous fait dire ce que vous n'avez pas envie de dire, dans un petit boyau d'intimité si peu étanche que la terre entière semble vous écouter. Pour ma part je commençai dès lors et sans bien m'en rendre compte tout de suite à prendre goût à ces endroits tout à fait particuliers, ce défilé incessant de tous les échantillons humains prenant patience, les uns derrière les autres, réduits à attendre et à avancer pas à

pas, si lentement qu'ils sont fascinants à regarder, je voyais dans ces files d'attente une forme de recherche sans objet, la léthargie des réprouvés ; je remarquai souvent l'extrême vieillesse de certaines personnes venant là parées de mille précautions et comme embaumées déjà, à la poursuite ininterrompue, seulement très ralentie, de leur vie ou de tout ce qui pouvait malgrément la leur rappeler, et qui parfois tenait seulement sur de petits bouts de papier qui n'étaient pas les bons.

Et je crois que la vue simple et magnifique de ces exilés me devenait au fur et à mesure indispensable, peut-être me sentais-je comme leur semblable, même si je ne leur adressais jamais la parole, car c'était encore au-dessus de mes forces, je sentais un couvercle sur les efforts que de toute façon je

ne faisais pas, mais je fréquentais en silence ces lieux de passage où passer m'était presque de trop. Malgré tout, ma stupeur se doublait d'une vigilance accrue, d'une lucidité ou d'un prodigieux pouvoir d'accroissement de ma perception, je remarquai des détails qui m'avaient jusqu'alors échappés, masqués jusque-là par des zones trop claires, par le bruit du visible. Mais il me fallait faire attention à tout : non seulement à tout ce qui pouvait emporter mon attention, mais aussi au fait que j'étais devenu sinon un marginal, du moins que j'étais à l'écart et que je ne pouvais mener le même type de vie qu'avant.

Ainsi je n'étais plus très loin d'une certaine misère, d'une pauvreté que je n'aurais jamais pensé connaître, mais qui me faisait me sentir moins

à l'étroit, qui m'autorisait paradoxalement à ne plus réagir aux mêmes stimulations, à ne plus faire usage de ma vie de la même manière. Je me sentais un piéton de face cachée, un marcheur d'interstice, je faisais le trottoir à ma guise, et je n'étais pas assez démuni pour attirer l'attention ou même la méfiance si bien que je pouvais me livrer à toutes les observations que je souhaitais, quoiqu'en vérité je ne souhaitais rien à proprement parler, si ce n'était de fondre comme de la cire à la tiédeur, à l'indifférence des choses. Pour autant certains dangers me guettaient de plus près, la taille du pain qu'on allait bien vouloir me donner en fin de journée en échange de ces quelques pièces comptées et recomp-tées devenait une cause d'inquiétude, ces pièces dont le poids dans la main

devenait une combinaison, un bien nommé nombre d'or, une clé secrète pour ce qui était de l'apaisement des besoins et des faims, un poids qui se complétait de sa charge symbolique, effaçant et travestissant tout en sombres panoramas.

Je procédai ainsi par élagages subtils, devenant familier de situations et d'endroits que j'aurais pu ne jamais rencontrer. Les mouvements que désormais je faisais s'écartaient en cercles de plus en plus larges, j'étais la flèche désempennée que la cible indiffère. Il en allait par décrochages successifs, comme une pelote qui se déroule, je parlai si peu que lorsque cela m'arrivait je ne reconnaissais même plus ma voix, j'étais surpris car alors je la trouvai à chaque fois plus grave, ayant

GABRIEL FRANCK HABITE PARIS. — A appris à lire sur les panneaux de signalisation des villes, sur les onglets alphabétiques d'un répertoire de téléphone. Tout devint alors à déchiffrer. Depuis, l'écriture se sera révélée comme une composition, faite de messages aux coordonnées incertaines, sans intentions nettes, si ce n'est un certain trouble du discours. — Passage par de nombreuses et désertes salles de lecture, chambres, salles obscures ; c'était au temps d'un monde clos le plus souvent sur lui-même, à sonder les murs en tâtonnant. C'est une expérience qui reste : il fallait fuir par l'intérieur. — Saisi par la fiction et l'écriture, d'un seul coup, un matin lointain, sur l'impulsion d'un incipit tracé de la main d'un autre. — Cultive une passion étrange et tenace pour les trench-coats et autres vêtements de pluie, pour la prise de notes, la porcelaine, les sons qui se détachent dans les environnements silencieux, les arrondissements fantômes. Alors marche, et attend. — A écrit récemment une comédie plus ou moins drôle pour le théâtre ; en écrit une autre, plus ou moins drôle aussi. — Aime se confier à de complets inconnus, à des listes, incomplètes. — Hésite entre tout dire et ne rien dire. — Écrit, souvent la nuit, des proses, des nouvelles et autres textes sans identités fixes qui aboutissent, parfois, sur <http://gabrielsf.net>. — A également écrit *Laques* publié aux éditions publie.net.

publie.net est une maison d'édition de littérature contemporaine ancrée dans la création qui s'écrit et se partage sur le Web, ouverte aux œuvres qui lui font écho dans tout l'espace littéraire et transmédias. À partir de ce vivier, nous développons des objets éditoriaux diffusés par des canaux divers (livres papier, livres numériques, réalisations sur le Web) et portons ces œuvres dans l'espace public, les lectures et performances, la médiation et les bibliothèques. **publie.net** est géré par la société éditrice Créateurs & Associés, et intègre des processus coopératifs avec de nombreux auteurs.

Dès sa création en 2008 comme plateforme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, **publie.net** a occupé une place à part dans le paysage éditorial francophone. Notre engagement en faveur d'une littérature inventive, consciente de ce qui l'a précédée et parlant à chacun, prend de nouvelles formes.

publie.net aujourd'hui c'est :

- une offre resserrée de 25 titres par an pour permettre un accompagnement éditorial et un portage accrus des livres que nous publions ;
- des livres papier de qualité et des livres numériques sans DRM au prix d'un livre de poche ;
- une nouvelle formule d'abonnement permettant aux bibliothèques de mettre les fichiers numériques à disposition de leurs lecteurs ;
- une édition exclusivement à compte d'éditeur avec une rémunération équitable des auteurs y compris pour les revenus issus des abonnements ;
- des événements autour des livres de nos auteurs dans de nombreuses librairies et centres culturels et une présence dans des salons et lieux de médiation.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions **publie.net** œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.